

Ploc i

La revue du haïku



N° 49 – Janvier 2014

Association pour la promotion du haïku

www.100pour100haiku.fr

Sommaire

Sommaire	1
Avant-propos, OW	3
La frontière blanche, Clelia Ifrim	5
Haïku	7
Instants choisis	
Hélène Duc, Liliane Motet Regards de Roland Halbert & d'Olivier Walter	15-17
Haïbun	
Cécile Magnier, Danièle Duteil,	20 23
Photos-Haïku	
Nicole Pottier, <i>Clelia Ifrim</i>	25
Senryû	28
Instants choisis	
Dominique Borée, regard de Roland Halbert	30

Dès lors que les notions de fu eki / ryûko participent des lignes de force d'un haïku, le cycle de l'éternel retour se tient en embuscade et fond sur le nom et la forme des choses pour les travailler au corps.

La lumière d'hiver, thème déjà proposé l'an passé, est à l'évidence le terreau idéal par, dans et à travers lequel se jouent les semences, les germinations, les tâtonnements, les éclosions d'images porteuses de lumières.

A cette période, la Nature, polarités psychiques de l'Homme incluses, se replie, se contracte, se concentre, se rassemble, se repose afin de transformer au tréfonds de sa matrice les épreuves, les substances, les matériaux, les expériences inachevées et les fins de cycles en de nouveaux suc.

Si infime, subtile ou insaisissable soit-elle, la lumière d'hiver froide ou glacée, lointaine, diffuse, irréelle, ténue ou évanescence, fantomatique ou claire, ne s'attrape pas aisément. Sa nature propre la soustrait à toute curiosité fantaisiste, à la charge de fantassins, à toute investigation méthodique.

Elle est fille du recueillement, de méditations profondes sur un seul objet, fille d'une mort et d'une renaissance consenties.

Les haïkus et senryûs qui constellent ces pages se faufilent dans ses rets et en extraient parfois un fil d'or ou d'argent. Ainsi des haïbuns qui, à travers la densité vivace de leur prose poétique tissent un canevas structuré et souple, ciblé et onirique, naturaliste et merveilleux, semblable aux inflexions d'une âme bien tempérée. Ensuite, les photos-haïkus signent, métaphoriquement, l'œuvre de l'hiver et instillent sous l'œil avisé du yo-haku un fin et muet dialogue entre le plein et le vide, entre présence et absence. Proche du haïga, ces photo-haïkus invitent à une lecture sur plusieurs plans où l'on glisse à sa guise d'un tracé aux contours nets à un espace inconnu-indéfini...

OW



Photo : Olivier Walter

La frontière blanche

Le rêve est un sujet unique dans le haïku. Depuis le premier rêve, mot de saison pour "la cinquième saison", le Nouvel An, jusqu'au rêve ordinaire, mot s'adaptant à l'année toute entière, un rêve peut être perçu et décrit de différentes manières, depuis les subtiles métaphores jusqu'aux allusions mentales aussi glissantes que la soie. De Bashô à Kaneko, Tohta ou Michio Nakahara – poètes du XXI^{ème} siècle – le rêve occupe une place particulière. Il ressemble à une frontière blanche entre le monde intérieur et le monde extérieur, entre ce qui est dedans et ce qui est dehors.

L'objet du rêve peut être vu et même touché, mais cela signifie sa mort. Le rêve ne peut s'adapter de lui-même au monde extérieur, tout comme ce monde extérieur ne peut l'assimiler. Quand quelque chose d'intérieur en nous s'écoule vers l'extérieur, cela disparaît et s'évanouit à notre réveil.

*Dans l'estomac d'un poisson,
quelque chose a dégorgé -
premier rêve de Nouvel-An (1)*

A l'autre bout du spectre du rêve, Kaneko Thota écrit sur le rêve qui reste dans le monde intérieur. Il est aussi réel que s'il avait franchi la frontière blanche entre les mondes. Il rejette le monde extérieur et peut vivre un moment, une nuit, ou la vie entière d'une personne. Entre la personne qui rêve et le rêve qui est rêvé, il existe une relation d'hôte à invité. Le vide laissé par le rêve est le lieu où tous deux se rencontrent.

*Bien dormi
jusqu'à ce que le champ stérile dans mon rêve
devienne vert (2)*

J'ai également rencontré dans le haïku un troisième aspect au rêve : le rêve qui rêve. Cela semble être un paradoxe. Le rêve est ce que nous rêvons. Mais le rêve peut-il, lui aussi, rêver ? Est-il indépendant de nous ? Si la réponse est oui, alors le rêve peut rêver.

*Le rêve enchevêtré
dans le liseron rêve encore
sans fin (3)*

Et les questions de s'écouler en un flux ininterrompu comme un rêve né d'un rêve. La première étant : de quoi rêve un rêve ?

Clelia Ifrim

(Traduction : Nicole Pottier)

(1) Michio Nakahara, *Message from Butterfly*, publié par YOU-Shorin, Nagano, Japan, 2009, traduit en anglais par James Kirkup et Makoto Tamaki.

(2) Kaneko Tohta, dans *Ko*, automne – hiver 2009, traduit en anglais par David Burleigh, p.45

(3) Michio Nakahara, op cit., p.99

Maxianne Berger

étoile rare
dans le ciel de janvier
la station spatiale

Daniel Birnbaum

La neige aujourd'hui
Sur le sable de la plage
Enfantillage

Silence glacé
Cimetière de montagne
Le bout de la piste

Marc Bonetto

Couronnée
De patience et de givre
Pomme dans la neige

Orage d'hiver
La route entre les falaises
Redevient torrent

Dominique Borée

mur du salon -
le soleil du nouvel an
dessine un gros chat

la neige tombe -
un œuf durcit
dans la casserole

ciel blanc, toits blancs -
en pointillés
la piste d'un chat

Brigitte Briatte

ciel d'hiver -
la lumière en sourdine
ses allées, ses venues

morsures de la bise -
le soleil vole au ras du sol
tel l'oiseau de l'étang

si vif ce bleu
que les ombres sont captives -
mi-journée de janvier

Didier Brière

Squelettes blanchis
dans la brume du jardin
je tremble de froid

Michel Cribier

l'encre de la nuit
dessine sur la neige
des ombres chinoises

Hélène Duc

entrée dans le froid
le pot de moutarde
raclé avec ardeur

solstice d'hiver
le silence des bougies
remplit la maison

autre voie lactée
les lueurs du sapin
posées sur la neige

Danièle Duteil

soir d'anniversaire
le dos brun des oies sauvages
dans le couchant

un pâle soleil
glisse entre les arbres nus
fin des vacances

Claire Gardien

Oe dans l'eau
en semence de givre
nos yeux amoureux

lune écarquillée
entre des esbroufes de branche
il neige

Roland Halbert

Exposition Georges de La Tour, Nantes.

d'un rai de ferveur.
la veilleuse troue nos paumes
Clair-obscur d'hiver :

Réveillon, douceur –
L'éclat d'un crocus précoce
éteint les lampions.

Ploc-revue n° 49

En vol stationnaire,
l'épervier déploie ses vœux...

La lumière croît !

Marie-Noëlle Hopital

Rayon de soleil
sur la neige ramollie
forêt d'ombres bleues.

Ciel gris, neige grise,
le prisme du paysage...
marcheurs sans repères.

Marianne Julien

Entre les chênes verts
Un puits de lumière
Dieu a oublié sa canne

Monique Junchat

Hiver, soleil bas
ma tête a déjà
traversé la route

Soleil voilé
sur le jardin sans fleurs
et les pinces sans linge

Lavana Kray

fenêtre entr'ouverte -
des papillons de neige voltigent
dans l'obscurité

Cécile Magnier

Au thermomètre
six degrés cinq sous zéro
ciel roux et givre

Midi – fort vent d’Est
le soleil ne touche plus
le haut des frênes

Marie-Alice Maire

Solstice d’hiver -
elle grignote les ténèbres
la lumière

Soleil glacé -
les yeux de la corneille
me jettent un froid

Lumière de novembre -
les potées de chrysanthèmes
en grande pompe

Gérard Mathern

Presque nuit ici
du blanc au rose là-haut
demain sera beau

Pendant la nuit noire
personne ne l’a entendu
blanc blanc tout est blanc

Du fond des prunelles
deviner sur l’horizon
le soleil d’hiver

Liliane Motet

sur le bois mort
au dernier coup de hache
un éclat de lune

Ploc-revue n° 49

Marie Népote

Ce soir, les fenêtres
diluent leur lueur
dans la lune grise.

Sous l'aura des lampes,
les hampes des orchidées
cherchent la fenêtre.

Cycle du sommeil :
se lever avec le jour
... seulement l'hiver !

Eléonore Nickolay

Noël en ville -
ils enchaînent
les étoiles

soleil d'hiver
couchant dans
le pommier vide

Christiane Ourliac

le chemin s'endort
sous les lueurs dorées du frêne
cri froid d'un corbeau

tous les soirs d'hiver
de la soupe — tous les soirs
clarté du couchant

Brigitte Pellat

Près des mangeoires
et des rosiers en fleurs
un rouge-gorge

À la Sainte Luce
la lumière s'attarde
avant la nuit

Isabelle Provost

spectacle de Noël
les élèves mettent en lumière
le peuple de l'ombre

Daniel Salles

lumière des yeux
des enfants à Noël -
cadeau en retour

Frédéric Soete

Blanche la lune
Blanche la neige
Qui éclaire qui ?

Se posant sur la branche
L'oiseau sème la neige
Et l'or dans le soleil

Maria Tirenescu

la pleine lune
au-dessus du champ enneigé –
un lièvre accourt

Minh-Triêt Pham

redoux —
le bonhomme de neige se transforme
en sorcière

hibou au crépuscule —
sur le linceul de neige
l'ombre d'une cabane

neige à la Saint-Etienne —
les boules de papier cadeau
au pied du sapin

Louise Vachon

lumière d'hiver
un harfang immobile
sur un grand arbre nu

l'heure bleue
les nuages chargés de neige
juste un peu plus gris

le froid intense
venu droit du Labrador
les ciels turquoise

Christine Walter

Soleil d'hiver -
dans la pupille du chat
un merle chante

Derniers frimas -
sous l'aile pliée du canard
coin de ciel bleu

Nuit sans lune -
le renard à queue blanche
quel toupet !

solstice d'hiver
le silence des bougies
remplit la maison

Hélène Duc

Il ne s'agit pas de « démonter » un haïku comme on démonterait une lampe de chevet pour voir comment ça marche, mais Olivier Walter me demande de justifier mon choix en dégagant quelques éléments pertinents du poème. Voici.

La lumière d'hiver – dans sa singularité – n'est pas facile à percevoir. Il faut, par exemple, tout le génie du poète suisse romand Gustave Roud pour oser écrire à son propos : « Saluons, le visage pour un instant hors de nos maisons de marmotte, saluons cette chose joyeuse et vivante qui est comme un sursaut dans la longue torpeur hivernale. » Si j'ai retenu le haïku ci-dessus, c'est parce qu'il évoque un pareil sursaut de lumière comblante au cœur de la maison. Évocation par le rapprochement (*toriwase* 取り合わせ) de deux éléments éloignés mais en écho subtil (solstice d'hiver-durée de jour minimale / bougies-éclat maximal) et en y associant avec bonheur l'aspect *silencieux* d'un phénomène lumineux.

Ce haïku se remarque par sa qualité de suggestion (*anji* 暗示) alliée à son extrême justesse de ton. L'impression immédiate est celle d'un croquis sur le vif qui donne, sans artifices, un exact rendu de la vie. La carrure impeccable du poème (5/7/5) n'est pas étrangère à cette réussite : elle coule de source et, par là, confère au haïku son noyau de vigueur et sa fine résonance. Dès le pentamètre d'ouverture (le « haut-cinq » *kamigo* 上五 comme disent les Japonais) le mot de saison « solstice d'hiver » est mis en place avec la force du surplomb. L'aspect insolite nous est fourni dans l'heptamètre central (« milieu-sept » *naka shichi* 中七) apportant sa note singulière : « le silence des bougies » qui tend à la vertu de l'oxymore, cette alliance de mots incompatibles logiquement ; parlons plutôt de *solidarités mystérieuses*. Quand survient le pentamètre final (« bas-cinq » *shimogo* 下五) : « remplit la maison », il sonne aussi juste – dans son souple enjambement – qu'une cadence musicale amenant à la plénitude domestique. D'ailleurs, ce poème sait souffler sa mélodie discrète (voulue ou non, là n'est pas la question) : l'éclat aigu des voyelles (gamme soutenue des « i ») joue avec la couleur des consonnes (jeu sifflant des « s ») pour le polir d'une belle patine sonore.

Au fond, ces dix-sept syllabes nous murmurent ce qu'affirmait le poète mexicain Octavio Paz, éclairagiste de première grandeur (il a traduit Bashô en espagnol) :

« La lumière est le temps qui se pense. »

Avec ce haïku, nous y voyons mieux, nous y entendons mieux dans le fragile clair-obscur de notre présence au monde.

Roland Halbert

sur le bois mort
au dernier coup de hache
un éclat de lune

Liliane Motet

Il est des poèmes qui semblent mater la lumière et qui, dans leur intimité la plus ténue, dans leur antre la plus secrète, en révèlent la matière... On en trouve, pour ne citer qu'un ou deux exemples parmi d'autres, de vifs rets chez Novalis, « ... lorsqu'à nouveau lumière et ombre s'uniront dans une vraie clarté... » ou chez Rilke « ... tout change : le vent ôte / cette clarté des hautes / tiges de maïs, / pour la jeter ailleurs ; / elle vole, elle glisse / le long d'un précipice / vers une clarté-sœur... ». Ces poèmes couvent la lumière comme le ferait une louve dans la steppe, lovant son petit dans ses flancs et le dérochant aux crocs d'une terre et d'un ciel sauvages et dévastateurs.

Ce haïku ne nous mène-t-il pas aux confins du rêve et de la réalité ? L'horloge cosmique est réglée de sorte qu'à la Grande Geste humaine s'accorde Celle des astres, et qu'à l'ultime naissent la fulgurance et l'improbable : c'est du bois mort et du dernier coup de hache que jaillit l'étincelle.

L'équation baudelairienne des Correspondances fourmille dans le corps des images et renvoie à quelque Figure primordiale furtive et inatteignable. Une première image sacrifiée pour une autre en crée une troisième. Tout est métamorphose, non pour ne plus être mais pour devenir ce qui n'est point encore et ne sera bientôt plus...

Sur un fond d'impermanence - le bois mort - le coup de hache hivernal élève et pérennise en un symbole la brièveté d'un geste séculaire. Et c'est de la traversée d'une écorce sèche et du tranchant de l'esprit et de la main qu'apparaît, inopinée, une source lumineuse.

Les trois vers du tercet sont comme les esquilles d'un grand squelette ou les fragments d'un corps qu'on aurait rassemblés. Eclats de bois, éclat de bras, éclat de lune : éternel retour d'une genèse qui n'en finit pas de mourir ; éternel retour d'une dernière mue qui préfigure, toujours, une Forme inattendue...

La métrique scelle l'équilibre du tercet, tant dans sa stabilité et sa structure presque masculine des deux premiers vers que dans sa ligne de fuite féminine et élégante du dernier : l'impair à cinq syllabes du troisième vers échappe à la scansion carrée et rectangulaire des deux premiers à quatre et six syllabes. S'ouvrent ainsi un espace, une présence qui échappent à toute épithète.

Olivier Walter



Photo : Olivier Walter

Au soir d'avant-hier, j'ai pris le chemin du lavoir en écoutant la nuit
grincement des branches du noyer
chuintement du vent dans les peupliers sur le talus
glouglou léger du ru qui court entre les pierres

mais aussi
souffle des chevaux dans leur sommeil debout
jappement du renard pour la renarde
hululement des chouettes

Battements étrangers au monde du plein jour

à mes oreilles le pouls de vie
dans mon crâne, le pêle-mêle des idées
et mes pas qui suivent le tout

Disque de lune
globe blanc du pissenlit
Refllet d'opale

Au soir d'avant-hier je faisais ce voyage enfantin
tant de fois espéré
à la recherche des reflets de voie lactée
dans l'onde courante
[kaléidoscope fluide]
à la recherche du chahut d'étoiles
sur les voiles de papier
d'un bateau en cahier plié

Chercher dans l'eau vive
l'arc en ciel de la truite
et le martin pêcheur

Je suivais ce ru si discret le jour
si tumultueux dans l'obscurité
j'allais vers le lavoir
au-delà des bruits raisonnables de la vie

Et soudain les voix des femmes comme un feu d'artifice
les jeux des enfants
les battements du linge
la mousse du savon précipitée vers la rivière
les perles d'eau des draps qui égouttent sur la barre
les boîtes à savon
et les pierres inclinées sur lesquelles
s'agenouillait ce gynécée comme en prière,
les hanches généreuses,
les manches retroussées
les cheveux dépeignés

Et cet épuisement amusé
lorsqu'elles reprenaient le sentier
dans le parfum du linge savonné
entourées des arcs en ciel
que leurs enfants trempés
faisaient naître en courant

Grince la brouette
de linge propre et tordu
Trop lourde au retour

Chemin nocturne
suivant le ru vers le lavoir
et du lavoir à l'étang
Chemin des souvenirs enfouis
autre mémoire
autre vie
photos dans un carton

A la lumière de la lune je me souviens de ce personnage
solitaire
lisant à son vieux chien dans une barque au milieu
du ciel en reflets

Le temps coule

Au ciel les étoiles ont migré
quelques-unes s'échappent plus rapides
et s'en vont rejoindre à des années-lumière
un espace bien incertain

Au soir d'avant-hier, chemin de perles, chemin de gouttes

Dans le miroir d'eau
le tronc des arbres s'inverse
Un marron tombe

Les voiles de papier
d'un bateau en cahier plié

Cécile Magnier

Une meute hurlante
sur les traces du chevreuil
la brume se déchire

Matin incertain. Le paysage se révèle par fragments sur l'horizon flottant. Mais la plupart des îlots qui émaillent la côte demeurent invisibles, fondus, absorbés par les fines gouttelettes en suspension, dans une aube qui hésite encore à se prononcer.

La dernière fois que le gracieux animal est venu croquer les feuilles du cornouiller, la colonne de mercure du thermomètre flirtait également avec le zéro degré.

À présent, le petit bois situé derrière la maison est presque complètement dégarni. Seuls, les pins géants continuent de brandir leurs longues hampes hérissées d'aiguilles contre le ciel laiteux. On devine, derrière les taillis, surgies entre deux mondes, les allées et venues des mouettes attirées par une manne exhumée de tardifs labours ; apparitions furtives, dessinant un éphémère ballet blanc.

Le chemin qui mène vers la ria est jonché de branchages arrachés par la dernière tempête. Elle a tourné longtemps, pendant deux semaines, déracinant de vieux conifères, emportant des digues et faisant reculer de plusieurs mètres les dunes fragilisées. Deux semaines à l'entendre gronder, telle une vague énorme, à travers champs et forêts, frappant aux portes des granges, balayant les derniers vestiges de l'automne.

La terre dégage une forte odeur d'humus et, dans le sol encore gorgé d'eau, la semelle s'enfonce. L'escalier tortueux qui descend vers la rive est resté couvert de mousse, imposant la prudence à quiconque s'aventure sur ses marches de pierre. Là où le pont minuscule enjambe un bras de l'Étel, perce soudain un rai de soleil qui vient lécher la berge découverte. Le lit déserté luit entre les strates de brumes attardées au creux de l'anse. Tout se tait. Moment épiphane, émotion fugace. La lumière démultipliée glisse sur les ourlets de vase qu'elle sculpte de sa tremblante iridescence, tandis que les herbes aquatiques se perlent d'éclats translucides.

Esquisse -
la silhouette d'un héron
dans les entrelacs

Mes cheveux sont humides. Je ne sais combien de temps je reste, immobile, retenant mon souffle, à observer la vie menue qui, à l'heure de la renverse, se déploie en secret dans les courbes protégées entre ria et océan.

Clic ! J'ose appuyer, de mes doigts gourds, sur le bouton du déclencheur de mon appareil photographique. Séisme immédiat. L'échassier déploie ses ailes et, les pattes tendues, disparaît mollement tandis que, quelque part au fond des herbes, retentit un bref plongeon.

Au bout du chemin, Patate, le chien de la ferme, me fait la fête, marquant de ses empreintes terreuses mon manteau sombre. Un morceau de bois lancé à bonne distance l'éloigne un bref instant, mais il revient à la charge. Je joue cinq minutes avec lui puis me lasse.

Là-bas, les brumes se sont décollées du rivage. Suspendues, parallèles au cours de l'eau qui maintenant remonte, elles s'effilochent dans la lumière diffuse. Une mouette et son reflet filent sur les flots, se laissant porter par le flux presque lisse.

Faible bruit de moteur. Une barge chargée de paniers d'huîtres rejoint lentement la berge opposée. Au moment où elle contourne un minuscule îlot peuplé d'oiseaux de mer, un faisceau de soleil sectionne sa proue pendant quelques secondes. Réchauffant mes mains dans mes poches, je suis sa course du regard, laissant le léger clapot bercer mes pensées vagabondes.

Ailes déployées
un cormoran dresse son ombre
l'eau scintille

Danièle Duteil

Photos – haïkus (sur la notion de yo-haku)



Photo : Nicole Pottier

Cabane vide -
sur l'autre rive
représentation en blanc

Nicole Pottier

Abri blanc -
la paix du cours d'eau
s'écoule au loin

Clelia Ifrim



Photo : Nicole Pottier

Cygne sur l'eau -
l'enfant des neiges
ouvre le pli

Clelia Ifrim

Blanches ombres
à la fin de l'hiver -
chant du cygne

Nicole Pottier



Photo : Nicole Pottier

Horizon blanc
démultiplié à l'infini -
vieille charrue rouillée

Nicole Pottier

Village enneigé -
les premières lumières s'allument
dans la vieille école

Clelia Ifrim

Marc Bonetto

Bonhomme de neige
À côté de l'épouvantail
Concurrence déloyale

Dominique Borée

solstice d'hiver -
au courrier les catalogues
printemps-été

Brigitte Briatte

chute éblouissante
d'une goutte de lumière -
je remonte la pente

Michel Cribier

un enfant dessine
une jolie lune jaune
pipi sur la neige

Claire Gardien

cimetières sous la lune
en linceuls raidis les âmes
dans la danse morte

torches d'hiver
les yeux poisseux du voisin
au marteau-piqueur

sucres glaces
les yeux vitreux d'une cousine
sur la neige froide

Roland Halbert

L'agneau en Damart
tête la lampe des cantiques.
– Noël aux tisons.

Négligeant l'étoile,
les Rois mages s'égarèrent au...

rayon « Luminaires. »

Hop ! Je fous au feu
les photos de mes vieux flirts...

Jolie Chandeleur !

Liliane MOTET

soleil d'hiver -
des pattes de mouches scintillent
sur les carreaux

attendant l'an neuf
notre jeu de pions se joue
à la chandelle

Minh-Triêt Pham

le Père Noël
trifouillant sa barbe de neige —
chaleur des projecteurs

un flocon de neige
deux flocons...
mon voyage sans fin

solstice d'hiver –
au courrier des catalogues
printemps-été

Dominique Borée

C'est à dessein que j'ai choisi un autre poème consacré au solstice d'hiver, façon de mieux marquer la différence *caractère* entre le haïku et le senryû. Dans le corpus des textes classés par leurs auteurs en senryû, il est à noter que beaucoup de ces poèmes n'en ont pas la touche cocasse, le timbre mordant, la pointe satirique ou auto-ironique. Est-il plus difficile de réussir un senryû qu'un haïku ? J'aurais tendance à le croire.

Comment passer à côté du sel – doucement caustique – qui anime ce senryû et qui fait sa saveur comique (*haimi* 俳味) ? Tout se joue en seulement seize syllabes dans le *décalage* entre le cycle saisonnier (« solstice d'hiver » bien isolé par le tiret de coupe) et les intempestives publications de mode (« catalogues / printemps-été »). Ce qui arrive par la Poste (il faut sousentendre la légère pause d'une virgule après « au courrier »), c'est justement cet écart de temps (astronomique et météorologique) que le poète relève dans son extrême ATTENTION aux petits détails piquants (*shokumoku* 矚目) et sur lequel il ironise en douceur. Comme il se doit, dans ce senryû, le tour est vif, pointu, enlevé (phrase non verbale pour mieux assurer la dynamique). Et la chute du poème en rythme pair (quatre syllabes opposées aux séquences précédentes en impair : cinq/sept syllabes) vient créer un *contretemps* qui s'accorde subtilement au décalage saisonnier, ici moqué avec le sourire.

Enfin, dans son ironique distance face à l'agitation sociale et aux effets de mode, le charme de ce senryû s'apparente à celui qui émane du feuilletage des anciens almanachs, calendriers caducs, brochures désuètes, catalogues de la Manufacture française d'armes et cycles de Saint-Étienne. On songe à la poésie minutieuse et souriante d'un Jean Follain où le moindre objet, dégagé de la brocante perpétuelle des choses, finit par retrouver un peu de son éclat et où, dans la lumière d'hiver

« Tout est Courrier d'une impossible aurore. »

Roland Halbert

Ploc; la revue du haïku

Ce numéro a été conçu et réalisé par
Olivier Walter

© 2014, l'Association pour la promotion du haïku & les auteurs
Les auteurs sont seuls responsables de leurs textes.
Photo de couverture © Jaroslav Machacek - Fotolia.com

Diffusion à 1250 exemplaires.
Tirage papier : Ass. pour la Promotion du Haïku
14 rue Molière, 54280 Seichamps, France

ISSN 2100-1871
Dépôt légal : Janvier 2014
ISSN revue en ligne : 2266-6109

Prix : 9.00 € pour la version papier
Version web gratuite



Directeur de publication : Dominique Chipot